

Bélanger, Réal, *Henri Bourassa. Le fascinant destin d'un homme libre (1868-1914)* (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013), 552 p.

Damien-Claude Bélanger

Volume 67, Number 3-4, Winter–Spring 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1030043ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1030043ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bélanger, D.-C. (2014). Review of [Bélanger, Réal, *Henri Bourassa. Le fascinant destin d'un homme libre (1868-1914)* (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013), 552 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 67(3-4), 434–437.
<https://doi.org/10.7202/1030043ar>

ouvrage qui plaira aussi bien aux historiens de la presse qu'aux spécialistes de l'histoire intellectuelle.

MATHIEU NOËL
 Département d'histoire
 Université du Québec à Montréal

Bélanger, Réal, *Henri Bourassa. Le fascinant destin d'un homme libre (1868-1914)* (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013), 552 p.

En 2004, dans les pages de la revue *Mens*, l'historien Pierre Trépanier s'émerveillait devant « la luxuriance des études groulxiennes ». En effet, au tournant du millénaire, la vie et l'œuvre de Lionel Groulx suscitèrent un vif intérêt chez plusieurs historiens et firent l'objet de nombreux mémoires, thèses et monographies. Cet engouement n'était pas étranger au contexte post-référendaire, où les questionnements entourant l'avenir et, surtout, la nature du mouvement souverainiste ont amené plusieurs historiens à se pencher sur le personnage marquant que fut l'abbé Groulx. Déjà, en 1992, la polémique entourant *Le traître et le juif* d'Esther Delisle avait lié la figure de l'abbé aux controverses entourant le souverainisme.

Le boom des études groulxiennes a permis de mieux comprendre le Canada français de l'entre-deux-guerres et a contribué à l'essor de l'histoire intellectuelle au Québec. Mais il a vraisemblablement aussi eu ses mauvais côtés. Par exemple, ce boom a peut-être amené certains chercheurs à surestimer l'importance et l'originalité du groulxisme. Par ailleurs, alors que les études sur l'abbé Groulx se multipliaient, l'autre grande figure du nationalisme canadien-français, Henri Bourassa, paraissait plutôt susciter l'ennui chez les chercheurs.

Fédéraliste avant la lettre et loyaliste sous certains égards, Bourassa avait tout pour ennuyer, semble-t-il. Pourtant incontournable sur le plan politique et intellectuel – l'homme a fait l'objet de plusieurs études en langue anglaise dans les années 1960 et d'une biographie signée Robert Rumilly en 1953 – les historiens québécois l'ont néanmoins boudé pendant des décennies.

Heureusement, cette tendance semble se renverser, notamment grâce à l'excellente biographie de Réal Bélanger. Destiné au grand public, l'ouvrage porte sur la jeunesse et l'ascension de l'homme politique et intel-

lectuel et couvre les années 1868 à 1914. Un deuxième volume se penchera éventuellement sur la seconde phase de sa vie.

Notons d'emblée que l'appareil savant de cette biographie est plutôt mince. L'auteur discute de ses sources dans une assez longue note bibliographique, mais le recours aux notes de bas de page n'est pas systématique. Pourtant, Bélanger a effectué des recherches archivistiques approfondies. Il a scruté les fonds Bourassa à Ottawa et à Montréal et s'est entretenu à de nombreuses reprises avec Anne Bourassa, la fille de l'homme politique et pendant longtemps la gardienne de sa mémoire. Les recherches que Bélanger avait effectuées auparavant sur Paul-Émile Lamarche et sur Wilfrid Laurier ont également contribué à enrichir son récit bourassien.

La biographie repose en bonne partie sur cette recherche en archives, ainsi que sur un important dépouillement des journaux québécois de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. L'auteur dialogue avec l'historiographie bourassienne, notamment avec Rumilly, qu'il corrige à plusieurs occasions, mais la biographie ne contient pas de chapitre historiographique, ce qui est un peu malheureux, parce que les travaux portant sur Bourassa s'inscrivent souvent dans un contexte intellectuel intéressant. Songeons notamment aux travaux en langue anglaise qui concourent, dans les années 1960, à un questionnement plus large sur «*What does Quebec want?*».

Le récit de Bélanger est minutieux, parfois un peu trop. Ses temps forts ne surprendront pas les historiens du Québec et du Canada français : l'entrée au Parlement, la guerre des Boers, la crise des écoles du Nord-Ouest, le discours de Notre-Dame, la Loi navale, l'élection de 1911, le Règlement XVII, le déclenchement de la Première Guerre mondiale. L'auteur se penche longuement sur l'indépendance d'esprit du jeune Bourassa. Cet esprit est fortement ancré dans sa pensée, mais elle reflète également sa situation financière, que Bélanger scrute avec intérêt. Il conclut que Bourassa, «*sans être riche*», dispose toutefois, «*le plus souvent, de l'argent qu'il faut pour assumer ses choix politiques, quels qu'ils soient*» (p. 48).

Au niveau interprétatif, la biographie que nous livre Bélanger se démarque des œuvres précédentes à trois niveaux. D'abord parce que l'auteur insiste non pas sur la rupture entre Bourassa et les libéraux, mais plutôt sur les liens qui persistent entre l'homme politique et son parti après sa démission en 1899. Bourassa fait toujours partie du caucus libéral et c'est

Laurier lui-même qui le convainc de rester à Ottawa en 1904. En effet, en combattant l'impérialisme, Bourassa sert en quelque sorte les intérêts de Laurier, qui est loin d'épouser cette cause. Même après 1905, alors que ses rapports avec Laurier se détériorent progressivement, Bourassa clamera toujours sa fidélité au libéralisme. D'ailleurs, comme le souligne avec justesse l'auteur, «cet admirateur des institutions britanniques est beaucoup plus près de Laurier qu'il ne l'admet» (p. 537).

Ensuite, soulignons que Bélanger insiste beaucoup sur le réseautage effectué par Bourassa et sur le pragmatisme du personnage. Bourassa flirte parfois avec l'idée de fonder un tiers parti, mais ce qui l'intéresse surtout, c'est la conscientisation de l'électorat et la formation d'un véritable esprit national. Pour ce faire, il fonde un journal, *Le Devoir*, et bâtit un réseau de partisans. Avant Bourassa, il n'y avait pas à proprement dire de mouvement nationaliste au Québec. En effet, ce mouvement naît grâce en partie aux efforts de réseautage bourassiens, notamment grâce à la formation de la célèbre Ligue nationaliste.

Bourassa sait en effet comment tisser des alliances et, «loin d'être un rêveur», écrit Bélanger, c'est un «homme de principe avec les pieds chevillés au sol» (p. 113). L'auteur signale les diverses stratégies bourassiennes pour faire avancer la cause nationaliste, mais se désole néanmoins de l'alliance «indécente» que l'homme politique conclut avec le Parti conservateur en 1911 et qui contribuera à la défaite du gouvernement Laurier.

Enfin, Bélanger souligne à quel point la réflexion bourassienne sur les relations internationales était développée. Bourassa serait en effet un des Canadiens à avoir le plus pensé et écrit sur le sujet. Son initiation aux questions internationales se fait en 1898, alors que Laurier lui confie un des postes de secrétaire à la commission mixte anglo-américaine. La commission est appelée à régler divers conflits canado-américains, dont la question de la frontière de l'Alaska, et Bourassa étudiera à fond les dossiers en litige. Autodidacte, il effectuera également plusieurs voyages d'études à l'étranger. Grâce à ses brochures, souvent traduites en anglais, et à ses conférences à l'étranger, Bourassa s'est taillé une «place enviable» sur la scène internationale, selon Bélanger. Lors d'un voyage à Londres, par exemple, l'homme politique «suscite un réel intérêt dans la capitale de l'Empire» (p. 522).

Dans l'ensemble, Bélanger nous présente une biographie davantage politique qu'intellectuelle. Ainsi, il s'attarde surtout aux interventions

politiques de Bourassa et se penche assez peu sur l'agencement des notions fondamentales chez l'intellectuel. L'auteur conserve un sens de la mesure par rapport à son objet d'étude. Bourassa n'a jamais réussi à détrôner Laurier et à s'imposer comme la figure politique dominante de son époque. Toutefois, Bélanger n'a pas tort de souligner que Bourassa « a été, en quelque sorte, le premier à œuvrer à la mise en place réfléchie et ordonnée d'une philosophie politique capable d'éclairer les problèmes canadiens au début du XX^e siècle » (p. 536).

Bélanger possède un style enlevé et sa biographie est peut-être dans l'air du temps. En effet, à une époque où la politiciaillerie, l'hyper-partisanerie et la langue de bois rebutent de plus en plus les électeurs, le combat bourassien contre l'esprit de parti n'a rien perdu de sa pertinence.

DAMIEN-CLAUDE BÉLANGER

Département d'histoire
Université d'Ottawa

Decroix, Arnaud, David Gilles et Michel Morin, *Les tribunaux et l'arbitrage en Nouvelle-France et au Québec de 1740 à 1784* (Montréal, Éditions Thémis, 2012), 471 p.

Cet ouvrage, écrit à plusieurs mains, présente les résultats d'une enquête fouillée sur l'arbitrage et son rôle dans l'administration de la justice canadienne à la fin du Régime français et au début du Régime anglais. Dans l'introduction, Michel Morin indique que la recherche se propose de trancher le débat sur la réaction des Canadiens face à la justice britannique, particulièrement après que la Proclamation royale eut instauré le droit anglais dans la province de Québec des années 1764 à 1774. Rappelons qu'à la suite de Michel Brunet, l'historien du droit André Morel avait défendu la thèse d'un boycottage de l'appareil judiciaire des Conquistadors par les nouveaux sujets. Résolument attachés à leur droit, les Canadiens auraient préféré recourir à l'autorité bienveillante de leur curé et d'autres notables pour régler leurs différends entre eux, particulièrement en matière d'affaires de famille.

Cette vision a été fortement remise en question depuis par plusieurs chercheurs qui se sont intéressés aux différents modes de règlements des conflits dans la société coloniale. Les auteurs du livre *Les tribunaux et l'arbitrage* donnent plutôt raison aux derniers travaux sur le sujet, tout en